

**Following Charcot**  
**A forgotten History of Neurology and Psychiatry**  
Julien Bogousslavsky Editor

**Keeping the fire**  
**Georges Gilles de la Tourette, Paul Richer, Charles Féré, Alfred Binet**

Olivier Walusinski  
F28160 Brou

Jean-Martin Charcot était « un patron », le chef d'école de la neurologie française de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ses grandes découvertes et ses descriptions princeps, la sclérose en plaques, la maladie de Parkinson, la sclérose latérale amyotrophique, le tabès, les localisations cérébrales sont publiées entre 1860 et 1883. En 1882, la Chaire de clinique des Maladies du Système Nerveux a été créée pour lui. Dès lors, JM. Charcot ne publiera plus, lui-même, de descriptions originales majeures. Il poussera toujours en avant un de ses élèves, se contentant de rédiger une préface à leurs publications. Georges Gilles de la Tourette écrira : « le maître savait discerner les aptitudes et répartir à chacun sa besogne ». Sélectionner des élèves et collaborateurs pour leurs talents propres, au service de ses ambitions à lui, voilà l'art discret d'un chef d'école dans lequel excella JM. Charcot. Si on examine ses qualités personnelles lui ayant permis d'atteindre le sommet, on retrouve l'obstination et l'abnégation pour produire un travail permanent intense, un talent de dessinateur qui l'avait fait hésiter à devenir artiste, cultivant le goût de la caricature, une grande culture générale, littéraire et artistique avec la capacité de lire le latin, l'anglais et l'allemand dans le texte, un talent d'écriture et de rédaction. JM. Charcot va s'entourer de disciples chez qui il retrouve ces mêmes qualités [1,2]. Nous allons prendre en exemple Georges Gilles de la Tourette, Paul Richer, Charles Féré et Alfred Binet. Tous sont nés entre 1849 et 1857, et forment donc « la génération suivante » mais de la branche gardienne du flambeau intact de la parole du maître. Curieusement, on retrouve un parcours analogue pour chacun. Tous sont des provinciaux qui montent à Paris pour leurs études. Brillants élèves, leurs parcours scolaires initiaux sont rapides mais marqués par des difficultés d'adaptation au système avec des soucis disciplinaires...

### **Georges Gilles de la Tourette**

#### *Formation et carrière*

Georges Gilles de la Tourette naît en le 30 octobre 1857, près de Loudun dans le département de la Vienne au centre de la France. Son père, Léon Gilles de la Tourette (1828-1882), médecin praticien distingué, est un archéologue amateur et un dessinateur talentueux [3]. Georges obtient son baccalauréat à 16 ans, mais sa mère, inquiète de son instabilité caractérielle, préfère lui faire commencer ses études de médecine à Poitiers, craignant qu'il ne se dissipe à Paris comme le rapporte Paul Legendre : « Le danger pour Gilles, s'il fût venu à Paris trop jeune, n'eût pas été, je pense, l'abandon aux faciles plaisirs des brasseries du boulevard Saint-Michel; c'était un curieux et un laborieux; mais sa curiosité même eût été pour lui un danger. Avec les goûts qu'il avait pour l'histoire et la littérature, il eût pu être tenté de désertir les cours de la Faculté et les salles des hôpitaux pour les cours de la Sorbonne et du Collège de France; il se fût peut-être glissé dans les rédactions des journaux littéraires et politiques pour devenir exclusivement publiciste, au lieu de ne trouver dans le journalisme qu'un délassement de sa carrière médicale » [4]. Il s'inscrit à la faculté de médecine de Paris trois ans plus tard, en 1876, et est reçu à l'externat, à sa deuxième tentative, en 1878, 195<sup>e</sup> sur 231 candidats. En 1881, il devient interne des Hôpitaux de Paris. Il aura pour maîtres François Damaschino, Paul Brouardel, Alfred Fournier, etc, entrera en 1884 chez JM. Charcot « qui sera vraiment son Dieu » [4]. Paul Legendre poursuit : « M. Brouardel aimait beaucoup cet élève si bien doué et si ardent au travail, ayant des aptitudes à la fois médicales et littéraires; en 1885, il le nomma préparateur de son cours de médecine légale » [4].

En 1887, G. Gilles de la Tourette succède à Joseph Babinski au poste de chef de clinique

de JM. Charcot. P. Legendre commente : « Préparer les leçons d'un professeur comme celui de La Salpêtrière, concilier à la fois obéissance et l'initiative, veiller à tous les détails d'un immense service était une tâche délicate et fatigante ». C'est dans cette période qu'il mettra en pratique les tentatives thérapeutiques des douleurs du tabès par « les suspensions » dont Fulgence Raymond avait entrete- nu JM. Charcot au retour d'un voyage en Russie auprès de Motchoukowsky. Le maître restait septique mais ne voulait pas ignorer un éventuel bénéfice pour les patients auxquels seule l'hydrothérapie à Lamalou Les Bains était proposée. G. Gilles de la Tourette montra l'absence d'élongation réelle de la moelle. La curiosité de son maître l'amena à étudier une chaise trépidante pour améliorer les parkinsoniens and he invents a vibratory helmet using batteries which must treat facial neuralgia and vertigo [5,6]. Nous avons trouvé une lettre [7], gardée par G. Georges de la Tourette qui y a porté cette annotation : « Monsieur Charcot partant pour aller à Nice ou à Cannes ou à Marseille pour une consultation à Don Pedro d'Alcantara, empereur du Brésil.

« Dimanche

Mon cher Gilles de la Tourette,  
Je suis obligé de partir ce soir même. Je ne serai pas de retour pour la leçon du mardi matin. Renvoyez les malades à vendredi, je serai revenu pour ce jour là et comme je n'avais pas eu le temps de m'être préparé, je montrerai la dormeuse. En mon absence, faites la consultation mardi devant le public et si vous rencontrez de bons malades, renvoyez les à vendredi. Je les interrogerai de nouveau. Avec la dormeuse, cela suffira pour la leçon. Dites au public que j'ai été appelé subitement et qu'à mon grand regret, j'ai été obligé de partir. Très à vous, Charcot le 27 novembre 1887 ».

Charcot était obligé de partir pour une consultation urgente auprès de l'Empereur du Brésil. Médecin des grands du monde de l'époque, il ne craint pas de laisser, confiant, le contrôle de son service et de sa célèbre consultation publique du mardi, à son chef de clinique. Exclusif et rigoureux, il veut réinterroger les malades, dignes d'un intérêt pédagogique, que G. Gilles de la Tourette aurait vus à la consultation. Ces propos indiquent une forme de familiarité telle que JM. Charcot ne l'exprimait pas en public, bien différente de la réputation d'autorité intransigeante qu'il « s'exerçait vis-à-vis de ces élèves dont aucun n'aurait osé la braver » [4]. Cabotin néanmoins, il ne veut pas décevoir « le public ».

G. Gilles de la Tourette participe, en 1892, au même concours d'agrégation que J. Babinski.

Ville de LOUDUN  
Musée CHARBONNEAU-LASSAT

217, Boulevard St-Germain

Dimanche.

Mon cher Gilles de la Tourette,

Je suis obligé de partir ce soir même - je ne serai pas de retour pour la leçon du mardi matin - Renvoyez les malades à vendredi je serai revenu pour ce jour là, et comme je n'avais pas eu le temps de m'être préparé je montrerai la dormeuse - En mon absence faites la consultation mardi devant le public et si vous rencontrez de bons malades, renvoyez les à vendredi; Je les interrogerai de nouveau. Avec la dormeuse, cela suffira pour la leçon. Dites au public que j'ai été appelé subitement et qu'à mon grand regret, j'ai été obligé de partir.

Très à vous,  
Charcot

1887 9/27

M. Charcot partant pour aller à Don Pedro d'Alcantara empereur du Brésil

G. Gilles de la Tourette

DON de M. GUY DALPAYRAT et de M<sup>me</sup> Elisabeth FOLLET née DALPAYRAT

Victimes de la dissension qui oppose Charles Bouchard, président du jury, et JM. Charcot, ni l'un ni l'autre ne sera reçu. Mais à l'inverse de J. Babinski, il persévéra et sera nommé agrégé de médecine légale en 1895 [5]. Nommé au Bureau Central en 1893, c'est à dire médecin des hôpitaux de Paris, il sera chef de service à l'hôpital Hérold

en 1896 puis de Saint-Antoine en 1898. La seule fois où il enseignera la neurologie sera liée à la maladie de Fulgence Raymond, successeur de JM. Charcot à la chaire de clinique des maladies du système nerveux, lorsqu'il assurera sa suppléance pendant un semestre de l'année 1899 [8].

#### *Le littérateur*

En janvier 1888, paraît le premier numéro de la Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière, sous la direction officielle de JM. Charcot mais, dans les faits, dirigée par Paul Richer, Georges Gilles de la Tourette et Albert Londe. L'avertissement, écrit par G. Gilles de la Tourette [9], ne manque pas de l'emphase dont il est coutumier : « Nul n'ignore aujourd'hui que la Clinique dont cet hôpital est le siège, constitue le plus grand centre scientifique pour l'étude des maladies nerveuses. Il n'est guère de médecins français, de Paris ou des départements, qui n'y aient envoyé de malades; la diversité des langues qu'on y entend parler prouve en outre que tous les pays du monde en sont plus ou moins tributaires. Dans ce grand nombre de patients, il en est certainement beaucoup qui sont venus chercher spontanément un remède à des maladies rebelles, mais il en est plus encore qui ont été adressés par leur médecin soucieux de permettre à un diagnostic hésitant de s'établir sur des bases solides ». A côté des Archives de Neurologie fondées, en 1880, par JM. Charcot et dirigées par Désiré Magloire Boumeville et Charles Féré, l'ambition de ses concepteurs est : « lorsqu'un malade présente objectivement quelque intérêt, il est immédiatement dessiné ou photographié [...] Ces clichés forment aujourd'hui, à la Salpêtrière, une collection de grande importance ». La création par JM. Charcot d'un laboratoire photographique dans son propre service, à côté d'un laboratoire d'anatomo-pathologie, était une innovation unique. Il se sert des talents de ses assistants pour diffuser les observations et découvertes qu'il peut faire. Paraissant tous les deux mois, au début, il sera exceptionnel de ne pas trouver un texte de G. Gilles de la Tourette dans chaque livraison, témoignant, par là, de son goût pour le journalisme. Revenant à des considérations très pratiques, il écrit : « Placés par notre maître à la tête des branches les plus importantes de son service, nous avons en main tous les éléments pour mener à bien notre entreprise. Nous pouvons nous passer de faire appel à des tiers pour le dessin, la gravure, la reproduction photographique des cas à représenter ». Gilles de la Tourette sera rédacteur, P. Richer le dessinateur et graveur, parfois rédacteur, et A. Londe le photographe attitré. Et de commenter : « on sait qu'aujourd'hui, en traitant sans intermédiaires, on peut avoir beaucoup et à peu de frais » [9].

#### *La description de la maladie*

Dès 1881, l'année de son admission à l'internat, il avait traduit, sans le commenter, dans Les Archives de Neurologie, l'article de Beard paru en 1880, dans The Journal of Nervous and Mental Diseases, intitulé « Les sauteurs du Maine » [10,11]. C'est JM. Charcot qui incita G. Gilles de la Tourette à persévérer dans cette étude : « Nous avons nous-même, sur les conseils de notre maître, M. le professeur Charcot, analysé les travaux des trois précédents auteurs (cf Beard, O'Brien, Hammond) et montré, en juillet 1884, que le Jumping du Maine, La Latah de Malaisie, et le Myriachit observé par les officiers américains en Sibérie n'étaient qu'une seule et même affection » [12]. Son travail princeps, décrivant la maladie qui porte son nom, paraît en 1885 dans les Archives de Neurologie: « Etude sur une affection nerveuse caractérisée par de l'incoordination motrice accompagnée d'écholalie et de coprolalie » [13]. Il faut bien préciser qu'il ne soutiendra sa thèse de doctorat en médecine qu'un an plus tard en 1886. En dehors d'une seule fois en 1899, à l'occasion de la description d'un autre cas clinique, parue dans La Semaine Médicale, G. Gilles de la Tourette ne s'intéressera plus à « la maladie des tics convulsifs » [14]. Ce travail de jeunesse n'eut pas grand écho à l'époque de sa publication mais c'est JM. Charcot qui proposa son intitulé : « maladie de Gilles de la Tourette » [5]. De 1884 à 1965, seuls 50 cas seront décrits dans la littérature et le nom de Gilles de la Tourette aurait pu disparaître dans l'oubli. Mais l'équipe de A. Shapiro et A. Shapiro publieront en 1969 une étude de 114 cas consécutifs qu'ils avaient observés, puis estimeront la prévalence de la maladie à 0,5% d'une tranche d'âge de la population américaine. Cette légitimation de la description et de la caractérisation de ce tableau clinique par G. Gilles de la Tourette, antérieurement contesté, était définitivement validée. La création d'une association de malades, en 1971 aux USA, fit briller à nouveau le nom de Gilles de la Tourette et a assuré sa célébrité. MacDonald Critchley writes « The Malady of Gilles de la Tourette: what a compelling and grandiloquent choice of words ! A matter of fact, it is a fragment of poetry with its iambus following a dactyl. More than that, it is a musical theme which reverberates in one's imagery. Little wonder that the eponym fixates itself in the mind of every student at the outset of his career in neurology, there to remain throughout his life like a limpet ». Son nom a été, hélas, simplifié en Tourette syndrome, seul éponyme du DSM III puis IV [15,16].

### *L'hystérie*

Le grand sujet qui occupa G. Gilles de la Tourette de 1884 à 1897 et le passionna, est l'hystérie, a term used as « a dustbin where everything was placed which could not be classified » [5]. Il devient le zélé rédacteur des expériences et des théories en devenir de son maître JM. Charcot qui s'y consacrait depuis 1870. Celui-ci appréciait le dévouement et la capacité de travail de G. Gilles de la Tourette. Il en fit son secrétaire particulier après l'éloignement à Bicêtre de Ch Féré. Le service de JM. Charcot comprenait une salle affectée aux hystériques et épileptiques. La présence « d'un certain nombre de cas très remarquables d'hystérie » l'encourage à tenter de lever le mystère de deux pathologies, souvent confondues, qui mettent en échec sa méthode anatomo-clinique à l'origine de ses grandes découvertes : tableau à la symptomatologie clinique riche en l'absence de lésion individualisée du système nerveux. La première publication de G. Gilles de la Tourette date de 1886. Alliant son intérêt pour l'histoire et le journalisme, c'est à nouveau à Loudun qu'il va puiser son inspiration en explorant le cas de « Soeur Jeanne des Anges, supérieure des Ursulines de Loudun XVII<sup>e</sup> siècle, autobiographie d'une hystérique possédée », préfacée pour la première fois par JM. Charcot [17]. Lui et G. Legué ont trouvé, à la bibliothèque de Tours, un récit autobiographique inédit dans lequel « nous nous trouvons tout simplement mis en rapport direct avec une malade d'une certaine culture, quoiqu'illettrée, qui s'est minutieusement et intelligemment observée, et qui nous livre d'elle-même la confession de ses souffrances avec autant de sincérité que de naïveté et j'ajoute avec un luxe de détails instructifs que l'on chercherait souvent en vain dans les observations médicales les plus modernes ».

Dès son adolescence, Gilles de la Tourette s'est intéressé à l'histoire. Sa curiosité le porta à étudier la vie de Théophraste Renaudot (1586-1653), originaire de la ville de Loudun, toute proche de son propre lieu de naissance. Cet illustre compatriote, lui-même médecin, accompagna le Cardinal de Richelieu à Paris. Important l'institution des « monts de piété » en France, il est également l'instigateur des consultations charitables et gratuites dans un but humanitaire, des bureaux de placement, ancêtre des agences pour l'emploi. G. Gilles de la Tourette, positiviste et progressiste convaincu, ne pouvait qu'être fasciné par le personnage. Le 30 mai 1631, Théophraste Renaudot lançait sa célèbre Gazette, premier quotidien français, organe de propagande au service de Richelieu, qui lui accorda, en 1635, le monopole de la presse, au détriment de ses concurrents parisiens. G. Gilles

de la Tourette, encore interne, lui consacra une biographie parue en 1884 [18]. Comment ne pas voir là, la fascination pour l'écrit qui rendit Gilles de la Tourette si prolifique. En 1882, il fait la connaissance d'un journaliste qui tient la rubrique actualité dans le journal « L'Eclair » [19], Georges Montorgueil, né comme lui en 1857. Une profonde amitié va naître et perdurer jusqu'à la mort de G. Gilles de la Tourette. Semblant s'inspirer de Th. Renaudot, G. Gilles de la Tourette fera publier par son ami non seulement des actualités médicales issues des travaux de La Salpêtrière dont il assure ainsi la notoriété, mais aussi des notes de vie quotidienne très variées. Si G. Gilles de la Tourette utilisa la presse grand public pour diffuser les travaux de JM. Charcot, popularisant les recherches du maître, il favorisa, par là même aussi, sa célébrité personnelle. A partir de 1892, sous le pseudonyme de Paracelse, il rédige, là en tant que chroniqueur scientifique, des commentaires sur la folie et sa représentation au théâtre ou encore des crimes passionnels : l'Etat mental de Froufrou [20], La folie de la Reine Juana [21], A propos du procès Cauvin : l'état mental de Marie Michel [22], L'état mental du feu Ravachol [23], L'épilogue de l'affaire Eyraud - Bompard [24].

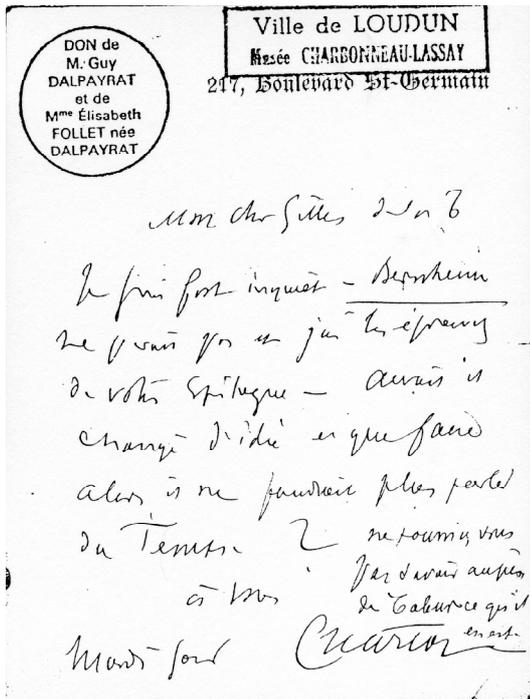
### *L'affaire Eyraud - Bompard*

En 1889-1890, une affaire criminelle passionna le public, l'affaire Gouffé du nom d'un huissier, victime d'un assassinat par strangulation. Après qu'il ait été invité à s'allonger sur un sofa par Gabrielle Bompard, la galante complice, qui l'a attiré dans ce traquenard, lui passe délicatement une cordelette autour du cou pendant de supposés préliminaires. Son meurtrier, Michel Eyraud, caché derrière un rideau, étranglera l'infortuné en tirant la corde. Les meurtriers ne trouvèrent pas les économies escomptées et abandonnèrent le corps dans une malle près de Lyon. Gabrielle Bompard se constitua prisonnière quelques mois plus tard. Ses avocats bâtirent sa défense en expliquant qu'elle avait agi sous l'emprise d'un état hypnotique dans lequel M. Eyraud l'avait plongée. Jules Liégeois, représentant Henri Bernheim et l'école de Nancy vint rapporter devant la cour ses propres expériences, sensées démontrer qu'un crime était réalisable par suggestion. Mais Paul Brouardel et Gilbert Ballet, nommés à titre d'experts, ridiculisèrent sa déposition. Michel Eyraud fut condamné à mort et Gabriel Bompard à 20 ans d'emprisonnement [25]. A cette occasion, Gilles de la Tourette rédigea un mémorable « Épilogue d'un procès célèbre » proclamant la victoire des théories de La Salpêtrière qui niait toute possibilité d'action violente réalisée sous hypnose et par suggestion [24]. Une lettre inédite

de JM. Charcot à G. Gilles de la Tourette éclairer leur complicité à cette occasion :

« Mon Cher Gilles de la Tourette,  
Je suis fort inquiet. Bernheim ne savait pas et j'ai les épreuves de votre épilogue. Avait-il changé d'idée et que faire alors il ne faudrait plus parler du « Temps » ? Ne pourriez-vous pas savoir auprès de Taleur ce qu'il en est ?  
A vous Charcot  
Mardi soir ».

Ce courrier laisse entrevoir un JM. Charcot plus empathique qu'à l'ordinaire, mais inquiet, laissant percevoir, de façon inaccoutumée, le doute. Malheureusement non datée, on com-



prend qu'il s'agit de l'épisode de la querelle qui opposa l'école de Nancy à celle de la Salpêtrière à l'occasion du procès Eyraud - Bompard. Gilles de la Tourette avait probablement soumis à son maître les épreuves de son article, paru dans Le Progrès Médical en 1891. Mais entre l'écriture de cet article, glorifiant la position de La Salpêtrière, et sa publication s'écoula quelques semaines. Dans cet intervalle, Bernheim avait, lui, publié une tribune dans le journal « Le Temps » justifiant son point de vue sur la suggestion et la criminalité. Par la présence d'un renvoi, au bas de la page 93 de l'article du Progrès, on s'aperçoit qu'après cet échange avec JM. Charcot, Gilles de la Tourette a ajouté : « Dans son article du « Temps » (29 janvier 1891), paru depuis la préparation du présent Bulletin, H. Bernheim, appréciant les opinions de la Salpêtrière en matière d'hypnotisme, dit un peu

dédaigneusement : « C'est un ensemble de faits expérimentaux plutôt qu'une doctrine, car les faits sont exposés sans interprétation théorique » [24,26].

Pourtant, dans son livre, « L'hypnotisme et les états analogues du point de vue médico-légal », Gilles de la Tourette donne, en 1887, deux exemples d'hystériques (la célèbre Blanche Wittman et Mlle H.E.) incitées à commettre un crime en état d'hypnose et qui déclarèrent avoir réellement commis leur acte avant leur éveil [27]. On voit là une première contradiction à la position prise lors du procès. L'année 1893 en amènera une seconde.

En 1893, G. Gilles de la Tourette connaît plusieurs drames, véritable année noire pour lui. D'abord en janvier, la mort frappe son fils victime d'une méningite. En août, JM. Charcot meurt subitement. Enfin le 6 décembre 1893, une femme, Rose Kamper, se présente à son domicile afin de lui réclamer de l'argent, se disant victime d'expériences d'hypnotisme subies à La Salpêtrière. Après avoir refusé, G. Gilles de la Tourette se lève et se tourne pour l'éconduire; aussitôt, elle tire sur lui trois coups de feu qui le touche à la nuque, assez superficiellement [28]. Dès la fin des soins qu'il reçoit des mains du chirurgien Pierre Delbet (1861-1957), son premier geste est d'écrire d'une main mal assurée ce bref mot, inédit, à Montorgueil : « Je serai heureux de vous voir aujourd'hui. La balle est enlevée. Ca va mieux, mieux. Cordialement. Gilles de la Tourette. Quelle drôle d'histoire ».

Interrogée sur le mobile qui l'avait poussée à attenter aux jours du médecin, cette femme réitéra « qu'elle était dans la misère et que s'étant prêtée jadis soit volontairement, soit à son insu, (sic) à des expériences d'hypnotisme à la Salpêtrière, elle avait aliéné sa volonté de telle sorte qu'elle se trouvait aujourd'hui dans l'impossibilité de se remettre à travailler et que conséquemment il lui paraissait logique de venir demander de l'argent à ceux qui lui avaient ôté son pain ». G. Montorgueil publiera, dans « L'Eclair » du 8 décembre 1893, un article complet. Survenant quelques mois après la querelle publique, dans un prétoire, opposant l'Ecole de Nancy et l'Ecole de La Salpêtrière, ce fait divers suscita une couverture médiatique considérable, certains journaux allant jusqu'à insinuer un montage publicitaire orchestré par G. Gilles de la Tourette [29].

La fidélité et l'attachement de G. Gilles de la Tourette à JM. Charcot et à ses idées sur l'hystérie transparaissent dans ce témoignage de P. Legendre : « Dès le jour où il fut attaché à Charcot, il prit soin de recueillir jour par jour ce que le maître disait ou laissait seulement entrevoir; Charcot rendit lui-même témoignage de ce

travail patient d'historiographe de la pensée d'un chef pendant huit ans, lorsqu'il écrivit dans la préface du *Traité de l'hystérie* : « en lisant, avant l'imprimeur, l'ouvrage de M. Gilles de la Tourette, J'ai été plusieurs fois surpris d'y trouver des idées qui m'étaient absolument personnelles, que je croyais n'avoir jamais émises, qui, en tous cas, étaient restées inédites ». Le maître accordait ainsi à son élève, une troisième préface à un de ses livres, privilège qu'aucun autre disciple ne connut. Le troisième tome du « *Traité de l'hystérie* », relu quelques jours avant sa mort par JM. Charcot, parut en 1895. Gilles de la Tourette n'écrivit plus qu'un texte sur l'hystérie, par la suite, en 1900 [30].

#### *Une pénible fin de vie*

Gilles de la Tourette avait été l'interne de Alfred Fournier. S'il acceptait l'idée que le tabès avait une origine syphilitique, il ne s'accorda jamais avec son ancien maître sur l'origine syphilitique de la démence de la paralysie générale [31]. Dans « *Paris vécu* », Léon Daudet relate comment, selon lui, la maladie de Gilles de la Tourette se révéla publiquement. « Pierre Marie, qui devait faire beaucoup plus tard un abattage si remarquable de la localisation du langage articulé, était alors très discipliné, très modeste, très en retrait : « Oui Monsieur, non monsieur, parfaitement Monsieur ». Il était bien de sa personne, fort aimable, plus semblable à un avocat timide qu'à un médecin. Il tranchait avec ce pauvre Gilles de la Tourette, hirsute, bavard catégorique, absurde, et qui mourut fou. Le délire de Gilles de la Tourette, consécutif à un tréponème négligé, se révéla publiquement de la façon la plus cocasse. Faisant passer un examen, il demanda au candidat : « quels sont Monsieur, les trois plus grands médecins français du XIXème siècle ? » L'élève réfléchit et répondit : « Laennec, Duchenne de Boulogne et Charcot », car il savait que Gilles de la Tourette avait été l'élève du troisième. - Non, Monsieur, vous n'y êtes pas: il y a eu mon grand-père, mon père et moi, Coco. Ici l'examineur coiffa le jeune homme interdit de sa propre toque d'agrégé, c'est pourquoi on va m'élever une statue en bromure de potassium ! » [5]. Les archives de l'Assistance Publique présentent Gilles de la Tourette en congé pour raisons de santé à partir du 1er novembre 1901 [32]. Après qu'en 1900 Edouard Brissaud (1852-1909) ait laissé la chaire d'histoire de la médecine pour celle de Pathologie Médicale, Gilles de la Tourette envisagea de postuler à sa succession. L'analyse du manuscrit de 38 pages qu'il rédigea dans ce but et ne fut jamais déposé comprend certains passages pathétiques indiquant la fuite des idées, la mégalomanie, la perte de l'autocritique: « C'est nous le

croyons, un service magnifique que nous avons rendu à l'histoire de la médecine en représentant et en faisant aussi aimer ces vieux trésors de nos musées, ces documents si précis et si représentatifs dans leur figuration .... et qui étaient jusqu'alors restés presque complètement ignorés et méconnus de la masse du public et aussi des médecins les plus experts en choses posthumes de la médecine. Nous avons aussi publié en les joignant, mémoires originaux aux découvertes les plus belles en art ancien et moderne, 3 à 400 planches ou dessins au minimum qui pourraient aussi fournir un volume superbe élevé à la gloire de la médecine française. On devrait toujours le consulter afin d'avoir constamment présente à la pensée et à l'esprit cette évolution historique parallèle et admirable de l'histoire de la médecine et de l'art de la peinture de la sculpture, et de la parure en France et à l'étranger avec des documents figurés qui n'ont pas leurs équivalents dans le monde. Ils figurent très rarement en effet dans les livres habituels si ce n'est peut-être dans le grand ouvrage de l'honnête Ambroise Paré qui devait être un excellent dessinateur car son livre est orné de merveilles ». Il fut hospitalisé à son insu, à la Maison de santé du Bois de Céry, près de Lausanne, accompagné de Jean-Baptiste Charcot, fils de son maître et condisciple, qui argua d'une demande d'un avis médical sur un patient célèbre de la clinique. Il devint dément et mourut le 22 mai 1904 d'un état de mal épileptique [5,7].

#### **Paul Richer**

Paul Richer naît à Chartres le 17 février 1849, fils de commerçants en draps et tissus. Sur le chemin de l'école, il contournait tous les jours la célèbre cathédrale, dont les façades sont ornées d'innombrables personnages à même de stimuler l'imagination du jeune Paul. La vue des tailleurs de pierres, réparant l'édifice, n'est sans doute pas pour rien dans le goût que P. Richer manifestera pour la sculpture. Malicieux et fort turbulent, ses parents furent obligés de le changer plusieurs fois d'écoles, ses bouffonneries exaspérant ses professeurs. Las, ils se rangèrent à l'idée de le placer dans une pension disciplinaire, chez les frères maristes à Montluçon en 1865. Un professeur de dessin y remarqua ses aptitudes graphiques de premier ordre et l'encouragea à se perfectionner. Après le baccalauréat obtenu en 1869, il commence ses études de médecine quand éclate la guerre avec la Prusse. Affecté aux ambulances de Dujardin-Baumetz, il eut le baptême du sang à Loigny, en aidant à l'amputation de cuisse du général de Sonis. Conservé au musée du Val de Grâce, son tableau « l'ambulan-

ce de Loigny » immortalisera ses émotions. Nommé externe juste après la Commune, il dessinait toujours chez ses patrons successifs Eugène Bouchut, Jules Bucquoy, etc [33].

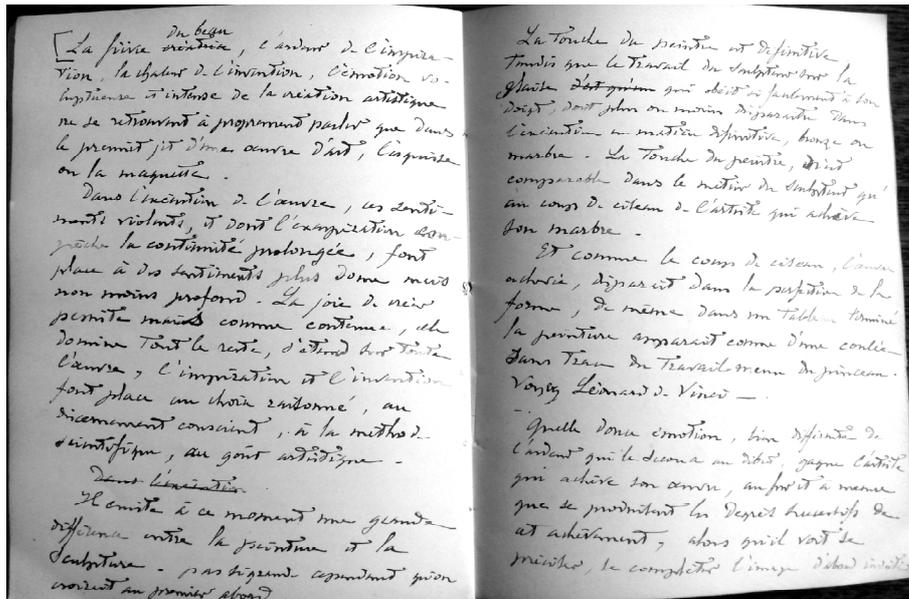
Marc Sée publie, en 1875, « Recherches sur l'anatomie et la physiologie du coeur », richement illustré de dessins réalisés par son externe. Quelle amer déception pour P. Richer, lorsque le livre paraît. Il s'aperçoit que nulle part ne figure son nom comme illustrateur de l'ouvrage. Désormais, il signera tous ses dessins ! Le 23 décembre 1874, il est nommé troisième à l'internat, collègue de promotion de Jules Déjérine et Maurice Letulle. C'est ainsi qu'au cours d'un stage chez Théophile Gallard, à l'hôpital de la Pitié, il décorera la salle de garde d'une fresque au fusain, assurant sa renommée parmi ses collègues et patrons. JM. Charcot préside en 1874 la thèse de Henri Meillet, intitulée « Des déformations permanentes de la main au point de vue sémiologique médicale ». L'auteur, ami de P. Richer, l'avait sollicité pour illustrer son travail. JM. Charcot fut subjugué par la beauté des dessins et proposa immédiatement à P. Richer de venir le rejoindre à La Salpêtrière pour y finir son internat [34]. Encouragé par DM. Bourneville, P. Richer s'engage, sous la direction de JM. Charcot, dans sa thèse « Etude descriptive de la grande attaque hystérique, ou attaque hystéro-épileptique et ses principales variétés ». Passant des heures innombrables dans les salles de malades, il guettait un geste, une attitude, une expression, transcrite rapidement sur le papier. Au final, cette thèse, soutenue en 1879, magnifiquement illustrée, lui servit de base pour la publication, en 1881, de son livre « Etudes cliniques sur l'hystéro-épilepsie ou grande hystérie ».

En 1882, JM. Charcot le nomme responsable de son laboratoire. Son patron, ami d'artistes, collectionnait les oeuvres d'art. Il trouva en P. Richer un amateur d'art l'aidant à publier toute une série de critiques scientifiques d'oeuvres d'art, paraissant dans la Nouvelle Iconographie de La Salpêtrière. Jean-Baptiste Charcot, le fils du maître, fréquentait, enfant, le laboratoire de La Salpêtrière où P. Richer lui faisait découvrir des jouets électriques, grande nouveauté à cette époque. Son témoignage nous est précieux. Il nous apprend que P. Richer était affecté de daltonisme, ce qui explique qu'il ait préféré apprendre la médecine plus que la peinture et que son oeuvre soit uniquement composée de croquis et dessins puis plus tard de gravures et de sculptures, mais jamais de peintures. Comme nous le précise P. Legendre, « l'artiste a fini par l'emporter sur le médecin ». Membre de l'Académie de Médecine depuis 1898, il succède en 1903 à Mathias Duval (1844-1907) à la chaire d'anatomie artistique à l'Ecole des Beaux Art. « Le professeur possédait avec une égale maîtrise l'anatomie, la physiologie, le dessin et le modelage ». Il exécutera de nombreux monuments à la gloire de la médecine française : Pasteur et la découverte du charbon à Chartres en 1903, hommage à JM. Charcot et à l'hydrothérapie à Lamalou dont le buste en bronze, légué à la ville de Lamalou les Bains en 1903 par Madame Charcot, fut fondu pendant l'occupation par les Allemands [35].

Dans la Nouvelle Iconographie de La Salpêtrière, il accumule des observations d'anatomie morphologique : Le Bourrelet Sus rotulien (1886), Note sur le plis fessier (1889). Son ouvrage artistique majeur paraît en 1890, consacrant 500 pages à « L'anatomie artistique, description des



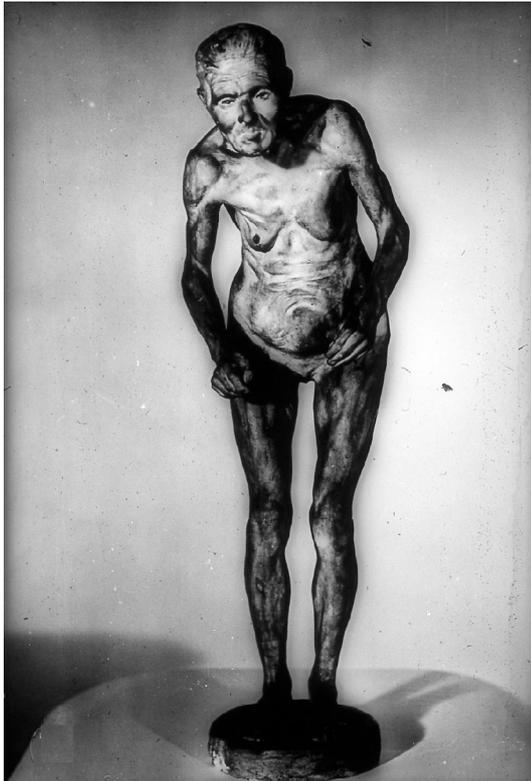
9. - LAMALOU-LES-BAINS (HÉRAULT). - FONTAINE CHARCOT



formes extérieures du corps humain ». Sous doute marqué par les descriptions et préoccupations de son collègue Charles Féré sur les dégénérés, il se passionne pour « les canons scientifiques et artistiques » du corps humain publiant en 1890 puis 1893: « Canon des proportions du corps humain ». Le directeur de La Salpêtrière, sur l'insistance de JM. Charcot, avait fait aménager au Chef de laboratoire, artiste, un atelier dans les dépendances du service où il se consacrait à dessiner ses planches. C'est là que P. Richer entreprit de modeler une collection de statuettes destinées à l'enseignement de la neurologie. Ses figurations de la pathologie sont encore conservées à la bibliothèque Charcot de La Salpêtrière : une malade atteinte de paralysie glossio-labio-laryngée, un myopathique et une malade figée dans sa maladie de Parkinson [36,37]. Nous ne pouvons développer ici la carrière de sculpteur de P. Richer mais proposons un texte inédit, manuscrit de P. Richer, développant sa philosophie de la création artistique, trouvé dans un carnet datant de 1898. Il y notait des passages de livres qu'il avait lus afin de s'en servir comme citations dans ses écrits (collection privée Thomas-Scheller, Paris 6):

« La fièvre du beau, l'ardeur de l'inspiration la chaleur de l'invention, l'émotion, voluptueuse et intense de la création artistique ne se retrouvent à proprement parler que dans le premier jet d'une œuvre d'art, l'esquisse ou la maquette. Dans l'exécution de l'œuvre, ces sentiments violents, et dont l'exaspération empêche la continuité prolongée, font place à des sentiments plus doux mais non moins profonds. La joie de créer persiste mais comme contenue cela domine tout le reste, s'étend sur toute l'œuvre. L'inspiration et l'invention font place au choix raisonné, au discernement conscient, à la

méthode scientifique, au goût artistique. Il existe, à ce moment, une grande différence entre la peinture et la sculpture, pas si grande cependant, qu'on le croirait au premier abord. La touche de peinture est définitive tandis que le travail du sculpteur sur la glaise qui obéit si facilement à son doigt doit plus ou moins disparaître dans l'exécution en matière définitive, bronze ou marbre. La touche du peintre n'est comparable dans le métier de sculpteur qu'à un coup de ciseau de l'artiste qui achève son marbre. Et comme le coup de ciseau, l'œuvre achevée disparaît de la perfection de la forme, de même dans un tableau terminé la peinture apparaît comme d'une coulée sans trace du travail même du pinceau. Voyez Léonard de Vinci. Quelle émotion bien différente de l'ardeur qui le secoue au début, gagne l'artiste qui achève son oeuvre, au fur et à mesure que se produisent les degrés successifs de cet achèvement alors qu'il voit se présenter et se compléter l'image d'abord incertaine et incorrecte de l'esquisse. Ce n'est plus la fin de la composition, l'ardeur de l'invention mais c'est la douce émotion qui naît d'une perfection qui se complète progressivement. Et sûrement, l'émoi du pontonnier qui touche au port, l'émoi du but entrevu qui s'approche, mieux que cela, l'émoi de l'amant, qui la fureur de ses sens calmés, pénètre l'âme de sa bien aimée qui se révèle peu à peu et dont l'image morale se complète et s'achève à ses yeux charmés, dans un immatériel éblouissement. Mais un bonheur ne va pas sans mélange. Autant la joie de l'esquisse est sans intimation parce qu'aveugle, autant le bonheur de l'œuvre fut de réflexion laisse de prise à l'incertitude et au découragement. Quel désespoir si cette pierre précieuse, ce diamant pur objet de tous les soins, n'était qu'un vil morceau de verre. Quel décevant mirage si tant d'efforts n'aboutissaient qu'à l'erreur. De là les hésitations dont bien peu de grands maîtres sont exempts mais que domineront bientôt la foi en leur génie ou plutôt la



force aveugle qui les pousse à créer. L'artiste crée comme l'herbe pousse, comme l'oiseau chante, comme la fleur embaume .... »

P. Richer termina sa carrière comme inspecteur général de l'enseignement du dessin, bien extraordinaire parcours pour un neurologue. Sa retraite n'entama pas son énergie ne cessant de produire gravures, médailles et statues, notamment celle de Alfred Vulpian, toujours visible aux abords de la faculté de médecine de Paris [33]. Il s'éteignit à 84 ans, seul de nos quatre disciples de JM Charcot, étudiés ici, à vivre vieux.



## Charles Féré

Charles Samson Féré est né le 13 juin 1852 à Auffay, en Normandie, à 170 km à l'Ouest de Paris. Unique enfant d'une famille de paysans aisés, après des études au lycée de Rouen, qualifié de « capricieux » par un professeur, il obtint son baccalauréat à 16 ans. Enclin à une vie d'insouciance, ses nombreuses activités ludiques avec des amis de son âge le conduisirent à un premier échec pour entrer à l'école de médecine de Rouen. C'est alors qu'une tuberculose pulmonaire se révéla par une hémoptysie qui le marqua profondément. Bien qu'apparemment la guérison fut rapide, cet événement terrorisant l'engagea vers le travail assidu qui caractérise tout le reste de sa vie [38].

De 1870 à 1872, il débute ses études de médecine à l'Ecole de Rouen où il eut alors pour professeur le chirurgien de l'Hôtel-Dieu, Achille Flaubert (1813-1882), frère de l'écrivain Gustave Flaubert. Puis il part à Paris, mais déraciné, émotif et timide, il ne réussit le concours de l'internat qu'en 1877 à sa cinquième tentative. Il sera durablement marqué par son stage, en 1879, chez Paul Broca (1824-1880), fondateur de la société d'anthropologie, et descripteur de la localisation de l'aphasie. D'abord attiré vers la chirurgie, ses premières publications traitent des « hernies abdominales chez les enfants à la mamelle » (1879), des fractures du bassin (1880), du cancer de la vessie (1881).

En 1881, il devient l'interne de JM. Charcot qui le fascine aussitôt. L'année même de la création de la chaire de neurologie en 1882, il soutient sa thèse, présidée par JM. Charcot : « Contribution à l'étude des troubles fonctionnels de la vision par lésions cérébrales, amblyopie croisée et hémianopsie », y appliquant la méthode anatomo-clinique, en référence à son maître. Celui-ci le nomme peu après chef de laboratoire [39].

P. Le Gendre écrit : « Un préparateur était chargé spécialement des autopsies, Ch. Féré, dit le grand Féré, parce que sa haute stature, sa carrure imposante, éveillaient le souvenir de ce paysan patriote qui, pendant la guerre de cent ans, occit moult anglois à coups de maillet. Ce grand diable cachait sous sa rudesse phlegmatique une raillerie narquoise et les assistants ne s'ennuyaient pas, quand il découvrait «chez Morgagni » quelque erreur de diagnostic faite par un des chefs de service, même le sien. Auteur d'une excellente anatomie médicale des centres nerveux (1886), il montrait son flair clinique le jour où, croisant mon chef (H. Legrand du Saulle) le voyant marcher lourdement et l'entendant parler avec une langue pâteuse et des lèvres sèches, il lui dit à brûle pourpoint: « Monsieur Legrand, cherchez donc le sucre dans vos urines » et celui-ci de riposter en riant: « j'ai

trop peur d'en trouver; cela m'obligerait à m'en priver et je l'adore » [40]. Réputé extraordinairement timide, Charles Féré avait des difficultés d'élocution, notamment en public, où il se révélait hyperémotif. JM. Charcot sensible à la qualité de son travail et à son abnégation, lui avait donné toute son affection mais comprenant son handicap, il le découragea de préparer l'agrégation et l'orienta vers le concours des médecins aliénistes des hôpitaux de Paris qu'il réussit en 1884.

En charge des aliénés et des épileptiques à La Salpêtrière, il est simultanément médecin au service des aliénés de la Préfecture de Police où il dirige des travaux de criminologie comme la thèse de A. Planès (1886) : « Quelques considérations sur la folie à Paris observée à l'infirmerie spéciale du dépôt de la Préfecture de police ». Il y fréquente Alphonse Bertillon (1853-1914) qui l'initie à l'anthropométrie et le fait admettre à la société d'Anthropologie [41].

En 1887, il rejoint l'hospice de Bicêtre comme médecin en chef et y demeura jusqu'à la fin de sa carrière. C'est là qu'il rencontre et fréquente le couple Dejerine. Trois après-midis par semaine, il donne des consultations à son domicile du 37 Boulevard St Michel à Paris. D'une extrême discrétion, aucune trace de sa vie privée n'existe. Probablement marié, affectionnant la solitude, il n'eut jamais d'enfant, menant une vie simple, disant lui-même : « c'est s'enrichir que de sacrifier le luxe et les besoins inutiles ». L'acharnement au travail, ce qui l'avait fait choisir par JM. Charcot, apparaît comme un exutoire à ses difficultés relationnelles et ses propres propos le décrivent : « dans la vie normale, la douleur moral et l'ennui sont souvent le point de départ des travaux les plus utiles à l'individu et à l'espèce ». Manifestant un goût prononcé pour les recherches scientifiques, il dit qu'elles sont « la source inépuisable de distraction et de consolation dans les épreuves de la vie ». Il révèle ainsi un état affectif dépressif qui, paradoxalement, l'a mobilisé dans une dynamique de l'action et de la réflexion à valeur compensatoire. Parfois une migraine arrêta son travail quelques heures [42]. Dans la biographie de JM. Charcot qu'il rédigea pour la Revue de Deux Mondes (1894), il dépeint son maître dans des termes qui le décrivent lui parfaitement : « Ses qualités maîtresses étaient la discipline et la persévérance; pas un jour sans travail, pas une étude abordée sans être poussée jusqu'au bout ». Jules Séglas dira « il n'est pas une des branches des sciences médicales vers laquelle ne se soit tournée un moment sa curiosité » [41].

Qu'on ouvre un livre d'histoire de la psychiatrie, de la psychologie, de l'hypnose, sur la

prostitution, sur l'eugénisme, sur le darwinisme, d'anthropologie, de criminologie, des maladies dans l'art ou des sciences humaines, le nom de Ch. Féré apparaît, témoignant de l'étendue de ses champs d'intérêt et de la variété de ses publications. En 1883, il est élu à La Société Médico-Psychologique, et adhère, en 1885, à Londres à la Society for Psychological Research. Il crée simultanément, en France, La Société de Psychologie Physiologique que JM. Charcot et Pierre Janet (1859-1947) président. Cet élan témoigne de son adhésion à la philosophie positiviste d'Auguste Comte, imitant en cela DM. Bourneville, P. Richer et JM. Charcot. Léon Daudet lui en tiendra rigueur comme il apparaît dans « Devant la douleur » (1915): « lui-même était un joli exemple de primaire, tatoué de connaissances anatomo-pathologiques, de dévot du néant, de servant du matérialisme »; puis fustigeant l'orientation idéologique rationaliste, Léon Daudet ajoute « Les maniaques à la Bourneville et à la Féré pondaient, pour les bibliothèques évolutionnistes qui pullulaient à cette époque, des ouvrages pédants et diffus où s'éta- lait leur fanatisme ». Appartenant au courant anticlérical de son époque, il pense que le travail est une nécessité biologique féconde et non un châti- ment. Ergonome avant l'heure, il expérimente, sur lui-même, avec l'ergographe de Angelo Mosso (1846-1910), l'influence du travail musculaire, de ses rythmes, des conditions d'environnement. Il tente de prouver que « les excitations périphériques et les phénomènes psychiques qui en sont la consé- quence, c'est à dire les émotions, s'accompagnent de manifestations motrices ». Il publiera ses résultats et réflexions dans divers livres « Sensation et mouvement » en 1887, « La pathologie des émotions » en 1892, et « Travail et plaisir » en 1904.

En 1886, paraît *Le Magnétisme animal*, rédigé avec A. Binet. Après un long survol historique rappelant l'interdiction pour charlatanisme des magnétiseurs sous le roi Louis XVI, ils présentent la suggestion comme une thérapeutique utile, plébiscitant ainsi la « médecine d'imagination » autrefois condamnée, véritable manifeste républicain positiviste face à l'obscurantisme réactionnaire loué par Léon Daudet [42,43].

Après que la philosophie de Pierre Cabanis a jeté les bases de l'évolutionnisme et de la psychopathologie, les aliénistes comme Philippe Pinel, le plus souvent libres penseurs, croyaient en l'amélioration du malade mental par « régénérescence ». Les aliénistes, à la fonction reconnue par la loi du 30 juin 1838, comme elle reconnaît le droit des aliénés à être traités comme des malades, ont alors cherché à délimiter des tableaux cliniques des différents troubles mentaux. Mais, en cet-

te fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une quête de trouver la cause de la folie se développe dans la lignée de Benedict Augustin Morel (1806-1873), aliéniste chrétien prosélyte. Auteur controversé d'un « Traité des dégénéscences intellectuelles, physiques et morales de l'espèce humaine », il élabore le concept nouveau de « Folie héréditaire ». Inspirés du Darwinisme, les concepts de « sélection naturelle » et « d'hérédité morbide », vont renouveler les explications physiopathologiques de la folie. Comme bien d'autres, le républicain Ch. Féré va adhérer à cette école, président en 1895 La Société de Biologie, marqué qu'il est par sa participation aux « diners Lamarck » [44].

Farouche partisan de l'utilisation des concepts de l'évolutionnisme organiciste dans l'analyse des sociétés humaines d'origine spincérienne, il va se lancer dans des expériences de tératologie sur les volailles ! (Note sur l'évolution d'organes d'embryons de poulet greffés sous la peau d'oiseaux adultes par Ch. Féré et A. Elias. Paris : Masson, 1898. 10p)

Sans doute marqué par les pathologies secondaires à l'alcoolisme, observées dans sa Normandie natale, il publie en 1888, « Dégénéscence et criminalité » où sa position paradoxale aboutit à des propos ambigus : « Les criminels et les délinquants sont des anormaux aussi bien du point de vue psychique qu'au point de vue physique ». Le chapitre 10 a un titre qui fait peur : « Les nuisibles ». Oubliant son adolescence, son discours est moralisateur : « l'oisiveté n'est pas plus légitime que l'incendie » ... « Le nuisible par défaut de production est aussi bien la conséquence nécessaire de ses antécédents que l'aliéné ou le criminel. Les impotents, les aliénés, criminels ou décadents de tout ordre, doivent être considérés comme des déchets de l'adaptation, des invalides de la civilisation ».

Lors du Congrès international d'anthropologie criminelle, à Paris en août 1889, il est du comité d'organisation avec Benjamin Ball, Jules Falret, Joseph Magnan. Fasciné comme son maître JM. Charcot, par les figures de dégénérés, du névrosé chronique, de l'alcoolique abâtardi, tant par sa pratique clinique que dans leurs recherches en histoire de l'art, Ch. Féré participe à une montée de la psychiatrie tragique et noire, toute en menace pour la société. Il entame le combat pour tordre le cou à ce fléau social décrit dans « La famille névropathique » en 1894 [45].

L'hérédité devient une explication tant de l'organisation sociale que de la responsabilité humaine. Toutes les observations cliniques de JM. Charcot comme de ses élèves retracent aussi bien que possible les antécédents familiaux men-

taux de leurs malades, ajoutant des commentaires sur « la constitution malade héritée ». Ch. Féré en vient à admirer la possibilité d'intervenir chirurgicalement afin d'éviter toute possibilité de reproduction dans « L'instinct sexuel, évolution et dissolution » Alcan 1899 p 53. Cette tentation eugénique nous surprend. Si elle a largement influencé les réflexions politiques, Ch. Féré a, en fait, principalement œuvré pour une réponse médico-sociale prophylactique au sein de la famille, de l'école et de l'armée, tant pour la pathologie mentale que pour la syphilis ou la tuberculose en composant « Le traitement des aliénés dans les familles » en 1905.

Charles Féré acquit une réputation européenne, publié en Angleterre dans Brain, dans La Revue de la société de médecine mentale de Belgique. Créateur du mot autoscopie, ses livres ont été traduits en 7 langues et si Hysteria, Epilepsy and the Spasmodic Neuroses a été publié en 1897 à New York, « Scientific and Esoteric Studies in Sexual Degeneration in Mankind and in Animals » et « The Sexual Urge. How It Grows or Wanes » sont parus, eux, en 1932, soit 25 ans après son décès, survenu à 55 ans, au terme d'une rapide évolution d'un probable cancer. [45].

### Alfred Binet

Alfred Binet est né à Nice, au bord de la Méditerranée, le 11 juillet 1857, en Italie car le comté de Nice ne fut rattaché à la France qu'en 1860. Petit fils et fils de médecin, il vint habiter Paris avec sa mère, artiste peintre, Moïna Binet (voir le tableau qu'elle fit de Ch. Féré), où il termine son lycée. Il entreprend des études de droit dont il est licencié en 1878 à 21 ans [46].

Doué d'une puissance de travail peu commune et d'une capacité étonnante à viser plusieurs objectifs à la fois, il va, en une dizaine d'années, fréquenter les cercles philosophiques et participer à la Revue philosophique de Théodule Ribot, y publiant, à 21 ans, un mémoire « La vie psychique » puis « Du raisonnement dans les perceptions » en 1880, entreprendre des études de sciences naturelles (doctorat en 1890, sur « Le système nerveux sous intestinal des insectes ») et s'initier à l'expérimentation, à La Sorbonne, sous la direction de Edouard-Gérard Balbiani (1823-1899), titulaire de la chaire d'embryogénie comparée au Collège de France et dont il épousera la fille en 1884, commencer des études de médecine qu'il ne terminera pas. Il est introduit, par Joseph Babinski, alors en fin de clinicat et condisciple de lycée du même âge, auprès de JM. Charcot. Il assiste ainsi

aux Mardis de La Salpêtrière. C'est là qu'il découvre l'hypnose, la suggestion. En 1883, c'est aussi J. Babinski qui présente A. Binet à Charles Féré. Ce passage à La Salpêtrière va inspirer ses travaux de « psychologie morbide » selon sa propre expression. Son premier livre paraît en 1886, « La psychologie du raisonnement » (published in english as the *Psychology of Reasoning*, Chicago, OpenCourt, 1896), suivi « d'Études de psychologie expérimentale », en 1888, de « Recherches sur l'hypnotisme » et, en 1887, du livre « Le magnétisme animal » avec Charles Féré [47].

En 1890, il rencontre, par hasard, lors d'un retour de vacances sur les bords de la Manche, dans la gare de Rouen, Henri Beaunis (1830-1921) qui dirige à la Sorbonne le laboratoire de psychophysiologie, créé l'année précédente. « Dès qu'il se fit connaître en m'abordant, écrit Beaunis, la glace fut vite rompue entre nous. Je connaissais ses travaux et je les appréciais tout en me trouvant dans un camp opposé au sien dans les questions d'hypnotisme et de suggestion qui m'occupaient beaucoup en ce moment. Nous causâmes et il me demanda de venir travailler au laboratoire, autorisation que je lui accordai immédiatement, heureux de trouver un collaborateur de cette valeur pour un laboratoire à ses débuts et dont la création avait éveillé des défiances et des hostilités plus ou moins déclarées qui n'étaient pas encore éteintes ». D'abord collaborateur bénévole, il devint préparateur officiel et dès 1892 directeur adjoint avant de succéder à la direction à H. Beaunis quand celui-ci tomba malade. Il fonde avec lui, en 1895, le journal « L'année psychologique » dont il assumera la direction jusqu'à sa mort [46].

La naissance de ses deux filles, Madeleine (1885) et Alice (1888), lui fournit un autre et tout nouveau centre d'intérêt : la psychologie de l'enfant, plus particulièrement l'analyse des différences individuelles en rapport avec le patrimoine génétique et l'éducation. Ainsi dès 1895, il publie « La peur de l'enfant ». En 1889, il crée avec Pierre Vaney, directeur d'une école du quartier de Belleville à Paris, « un laboratoire de pédagogie expérimentale », officiellement reconnu en 1905 par le ministère de l'instruction. Ainsi, peu à peu, ses préoccupations d'ordre pédagogique et les fins sociales de l'éducation vont occuper entièrement A. Binet qui laisse à ses collaborateurs l'activité du laboratoire de psychophysiologie [47].

En 1898, il fonde une collection intitulée « Bibliothèque de pédagogie et de psychologie » avec la collaboration de Victor Henri Ferdinand Buisson (1841-1932), titulaire de la chaire des Sciences de l'Éducation à la Sorbonne l'accueille et l'introduit à la « Société libre pour l'étude psychologique de

l'enfant ». Cette orientation peut aussi s'expliquer par son échec à obtenir une chaire au Collège de France, où Pierre Janet est choisi pour succéder à Théodule Ribot ou à La Sorbonne où il ne pourra jamais professer [47].

En 1904, dans la lignée des lois scolaires de la troisième République qui, sous l'impulsion de Jules Ferry, ont rendu l'instruction obligatoire, laïque et gratuite, le Ministère de l'Instruction publique décide d'organiser l'enseignement des enfants anormaux et nomme à cette fin une commission où siège A. Binet. Depuis près de 20 ans A. Binet s'est penché sur les sujets ordinaires mais aussi sur ceux ayant des qualités hors du commun : calculateurs prodiges, joueurs d'échec, gens de théâtre (*Psychologie des grands calculateurs et joueurs d'échecs, Psychologie de la création littéraire*, 1894). Dans « L'analyse expérimentale de l'intelligence », publié en 1903, il a étudié avec précision les fonctions supérieures de l'esprit et leurs différences d'un individu à l'autre, cherchant, par là, à mettre au point une méthode d'analyse expérimentale. Avant lui, E. Séguin, surnommé « l'instituteur des idiots » (*Traitement moral, hygiène et éducation des idiots*, 1846) et DM. Bourneville ont déjà fait oeuvre de pionniers en rompant l'isolement des enfants handicapés. DM. Bourneville avait créé un service spécial, à l'hôpital de Bicêtre, pour accueillir « les idiots » et afin d'instituer un traitement médico-pédagogique à l'idiotie. Son interne Paul Sollier (1861-1933) avait soutenu, en 1890, sa thèse sur « La Psychologie de l'idiot et de l'imbécile » distinguant les troubles physiques des troubles psychiques, s'essayant à une classification et une quantification en degrés de « l'idiotie » et en proposant le premier examen clinique et psychologique des enfants anormaux [48].

En 1892, Théodore Simon (1873-1960), interne de psychiatrie à la maison pour enfants arriérés de Perray-Vaucluse, l'avait contacté et souhaitant ses conseils pour perfectionner l'éducation des enfants anormaux dont il avait la charge. Ils commencèrent ensemble des études céphalométriques dont Th. Simon espérait pouvoir tirer une aide à la quantification du retard intellectuel mais A. Binet les abandonna assez rapidement : « J'avais à craindre que, faisant la mensuration des têtes avec l'intention de trouver quelque différence de volume ou de forme entre une tête d'intelligent et une tête d'inintelligent, je fusse porté à augmenter à mon insu, inconsciemment, de bonne foi, le volume céphalique des intelligents et à diminuer celui des inintelligents ». Enrichis de cette tentative infructueuse, ils vont concevoir, à sa place, une « échelle métrique de l'intelligence. Ainsi s'est for-

mé un duo indissociable et leurs noms accolés passeront à la postérité grâce aux « Méthodes nouvelles pour le diagnostic de niveau intellectuel des anormaux ». Ils ont élaboré une série de trente épreuves de difficultés croissantes, permettant d'apprécier l'intelligence, la mémoire et le comportement des enfants d'une manière qu'ils souhaitent la plus objective possible : « Nous sommes persuadés que les précieuses applications de notre échelle ne seront pas pour le sujet normal, mais bien pour les degrés inférieurs de l'intelligence ». A. Binet et Th. Simon, postulant que l'intelligence est un fonction très vaste, pouvaient néanmoins l'apprécier, voir la mesurer, grâce non pas à l'emploi de mesures de processus mentaux fractionnés élémentaires, mais directement en testant le fonctionnement global de l'esprit. Par rapport aux tentatives antérieures, ils introduisent aussi la notion essentielle d'âge mental servant de véritable unité de mesure, d'étalonnage, pour aboutir à une approche quantique. A. Binet écrit : « Les différences individuelles sont plus fortes pour les processus supérieurs que pour les processus élémentaires ». (La psychologie individuelle, 1896) [49].

A. Binet fut blessé en voyant travestir ses intentions, à cette époque de l'affaire Dreyfus et d'agitation politico-syndicale, quand, des critiques, hors du cercle psychologique, le qualifièrent de « flic de l'intelligence », qui se serait mis au service du pouvoir pour justifier la mise à l'écart des enfants de pauvres en mesurant leur infériorité intellectuelle « naturelle ».

Leurs longs travaux préparatoires, méconnus à l'époque, expliquent qu'il n'est pas surprenant que A. Binet et Th. Simon aient pu présenter, seulement six mois après la demande ministérielle, au Congrès International de Psychologie (Rome, 1905) leur épreuve de diagnostic, première version de l'échelle métrique de l'intelligence. Les années suivantes seront consacrées principalement au perfectionnement de ce test. De 1909 à 1910, par exemple, suite à une demande du Ministère de la Guerre, il examineront plusieurs dizaines de conscrits et en profiteront pour ajouter à leur épreuve, le niveau « Adultes » [50,51].

La santé de A. Binet s'altère alors brusquement. Au lendemain d'une réunion de « La Société Libre », il est frappé « d'apoplexie » et meurt quelques semaines plus tard, le 28 octobre 1911. Il n'avait que 54 ans.

La consultation de la collection de « L'année psychologique » du premier numéro en 1894 (et qui paraît toujours) jusqu'à son décès montre l'extrême variété des travaux que A. Binet a pu entreprendre: le témoignage en justice, la graphologie, les théories de Freud et Jung qu'il a intro-

duit en France, l'analyse des propositions de démantèlement de l'hystérie proposées par J. Babinski [52]. Mais, comment avait-il encore le temps pour se divertir en travaillant toujours ? Son jardin secret est des plus original bien que très lié à ses travaux [46].

Bien qu'ils n'aient pas été intimes, J. Babinski et A. Binet partageait les mêmes curiosités et fascinations pour « le Grand Guignol » auquel ils servaient, à l'occasion de conseillers médicaux. Ayant étudié la psychologie des auteurs littéraires comme Alexandre Dumas fils, Eugène Brieu ou Paul Hervieux, il n'est pas étonnant qu'il se soit associé à André de Lorde pour composer des pièces de théâtre, ayant pour la plupart un thème se rapportant à la folie et de l'inquiétude, sourde et omniprésente à cette époque, concernant son hérité plus ou moins inéluctable. Ainsi dans « L'Obsession ou Les deux forces », qui rappelle « La Bête humaine » d'Emile Zola, paru en 1890, le héros consulte un médecin aliéniste, pour « un ami obsédé par l'idée de tuer son propre fils ». Le médecin répond que tout dépend de l'ascendance: si les parents sont sains, pas de danger; si l'un d'eux est aliéné, il faut intemer l'obsédé. Le héros de la pièce s'informe, apprend que son père est mort fou et ... tue son fils [53]. Est-ce la curiosité pour l'univers fantastique de la vie psychique infantile et du Grand-Guignol qui ont conduit A. Binet à introduire dans son test d'intelligence des phrases absurdes à critiquer telles que : « On a trouvé hier, sur les fortifications, le corps d'une malheureuse jeune fille coupée en dix-huit morceaux. On croit qu'elle s'est tuée elle-même ». Phrases à mettre en regard de ce qu'il a écrit, dans un article sur « La peur chez les enfants » (1895) : « Il faut, pour éviter ces terreurs, ne donner aucun aliment à leur imagination. On s'abstiendra de tout récit pouvant exciter sa nervosité ». A. Binet conseille mais pratique-t-il le contraire ?

Peu avant de disparaître A. Binet avait envisagé de réunir l'ensemble de ses découvertes en un traité de « Psychologie normale et pathologique » qu'il n'eut pas le temps d'entreprendre mais on reste frappé par la pertinence de certaines de ses intuitions maintenant démontrées par les techniques d'imagerie fonctionnelle cérébrale : « la résolution d'agir a le même centre que l'acte qui se réalise » (A. Binet, Sensation, perception et hallucination) exprimé, à notre époque, par Jean Decety en « la génération de l'action intentionnelle et l'imagerie mentale de celle-ci partagent les mêmes structures neuronales ».

## References

### Georges Gilles de la Tourette

- 1°) Goetz CG, Bonduelle M, Gelfand T. Charcot : Constructing Neurology. Oxford University Press. 1995.
- 2°) Goetz CG. The prefaces by Charcot. Leitmotifs of an international career. Neurology. 2003;60:1333-1340.
- 3°) *Le Progrès médical, 1882, T.X, n°27 (8 juillet), p.535).*
- 4°) Legendre P. Gilles de la Tourette 1857 - 1904. Bulletins et Mémoires de la Société Médicale des Hôpitaux de Paris. 1905;21:1298-1311.
- 5°) Lees AJ. Georges Gilles de la Tourette, the man and his times. Rev Neurol (Paris). 1986;142(11):808-816.
- 6°) Guilly P. Gilles de la Tourette. in Historical Aspects of Neurosciences, edited by F. Clifford Rose and WF. Bynum. Raven Press, New York. 1982:397-413.
- 7°) Duncan G. Gilles de la Tourette : aspects connus et méconnus de sa vie et de son oeuvre. Thèse pour le doctorat en médecine. Poitiers. 1995. 166p.
- 8°) *Le Progrès médical, 1899, T.X, n°48 (2 décembre), p.43).*
- 9°) Charcot JM. Richer P. Gilles de la Tourette G. Londe A. Paris. Lecrosnier et Babé Ed. 1888;1:1-4.
- 10°) Beard G. Experiments with the "jumpers" or "jumping Frenchmen" of Maine. Journal of Nervous and Mental Disease. 1880;7:487-490.
- 11°) Gilles de la Tourette G. Les "Sauteurs" du Maine (États-Unis), traduit de G. Beard. Arch Neurol (Paris). 1881;2:146-160.
- 12°) Gilles de la Tourette G. Jumping, Latah, Myriachit. Arch. Neurol (Paris). 1884;8:68-74.
- 13°) Gilles de la Tourette G. Etude sur une affection nerveuse caractérisée par de l'incoordination motrice accompagnée de l'écholalie et de la coprolalie. Arch Neurol (Paris). 1885;9:19-42 et 158-200.
- 14°) Gilles de la Tourette G. La maladies des tics convulsifs. La Semaine Médicale. 1899;19:153-156.
- 15°) Shapiro AK, Shapiro E, Bruun RD, Sweet RD. Gilles de la Tourette Syndrome. New York. Raven Press. 1978.
- 16°) Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders. American Psychiatric Association. 1994. 792p.
- 17°) Gilles de la Tourette G. Soeur Jeanne des Anges supérieure des ursulines de Loudun au XVIIè s, autobiographie d'une hystérique possédée, d'après le manuscrit inédit de la bibliothèque de Tours. Le Progrès Médical. Paris; 1886. 321p.
- 18°) Gilles de la Tourette G. Théophraste Renaudot, d'après des documents inédits, un essai de Faculté libre au XVIIè siècle, les consultations charitables, La Gazette. Plon éd. Paris 1884.
- 19°) Montorgueil G. La correspondance privée de Gilles de la Tourette à G. Montorgueil (1892-1904). Archives Nationales. 428 AP/2.
- 20°) Gilles de la Tourette G. L'état mental de Froufrou. La Revue Hebdomadaire. 1892;27:624-629.
- 21°) Gilles de la Tourette G. La folie de la Reine Juana. La Revue Hebdomadaire. 1893;63:461-470.
- 22°) Gilles de la Tourette G. A propos du procès Cauvin: l'état mental de Marie Michel. La Revue Hebdomadaire. 1896;202:118-131.
- 23°) Gilles de la Tourette G. L'état mental de feu Ravachol. La Revue Hebdomadaire. 1892;29:62-629.
- 24°) Gilles de la Tourette G. L'épilogue d'un procès célèbre (affaire Eyraud-Bompard). Progrès Médical. Lecrosnier et Babé Ed. Paris. 1891. 16p.
- 25°) Charcot JM. Magnetism and Hypnotism. Forum of New York. 1889;8:566-577.
- 26°) Bouchardon P. La malle mystérieuse, affaire Eyraud - Garielle Bompard. Paris. Albin Michel Ed. 1933; 319p.
- 27°) Gilles de la Tourette G. L'hypnotisme et les états analogues du point de vue médico-légal. Librairie Plon-Nourrit. Paris 1887. 534p.

28°) Guinon G. Attentat contre le Docteur Gilles de la Tourette. *Le Progrès Médical*. 1893;2:446.

29°) Bogousslavsky J, Walusinski O. Criminal Hypnotism at the Belle Epoque: The path traced by Jean-Martin Charcot and Georges Gilles de la Tourette. *Eur Neurol*. 2009;62:193-199.

30°) Gilles de la Tourette G. *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie d'après l'enseignement de La Salpêtrière*. Paris. Plon Ed. 1895. 3 tomes.

31°) Gilles de la Tourette G. *Formes cliniques et traitement des myélites syphilitiques*. JB Baillière et fils. Paris 1899. 90p.

32°) Archives de l'Assistance Publique. *Etat du personnel médical des hôpitaux et hospices*, janvier 1903, D617.

### **Paul Richer**

33°) Anonyme. *Biographies médicales*. 1930;36:65-76.

34°) Gilles de la Tourette G. *Le Dr Paul Richer*. *Le Progrès Médical*. 1898;8:10.

35°) Prioux R. *Paul Richer*. Thèse pour le doctorat en médecine. Paris. 1947 n°548.

36°) Charcot JB. *Paul Richer*. *Le Progrès Médical*. 1934:615-618.

37°) Charcot JB. *Paul Richer*. *Paris Médical*. 1934;92:316-320.

### **Charles Féré**

38°) Carbonel F. *Le Dr Féré, une vie, une oeuvre, de la médecine aux sciences sociales L'information psychiatrique*. 2006;82:59-69.

39°) Letulle M. *Féré (1852-1907)*. *La Presse médicale*. 1907;35:281-282

40°) Legendre P. *Du quartier latin à l'Académie*. Paris. Maloine Ed. 1930.538p.

41°) Séglas J. *Ch Féré. L'informateur des aliénistes edes neurologues*. 1907;2:151-154.

42°) Capelle I. *Charles Samson Féré (1852-1907) élève de Charcot et aliéniste de Bicêtre "travailleur infatigable et patient"*. Thèse pour le doctorat en médecine. Caen. 1998;n°36:126p.

43°) Féré Ch. *La Médecine d'imagination*. *Le Progrès Médical*. 1884;n°16.

44°) Richard N. *Des dîners Lamarck au monument, la construction d'une mémoire*. in Laurent G. *Jean-Baptiste Lamarck*. Paris, CTHS Ed. 1997.631-647.

45°) Courtin R. *Charels Féré (1852-1907), médecin de Bicêtre et la « Néopsychologie »*. Paris. *Connaissances et savoirs* Ed. 2007.227p.

### **Alfred Binet**

46°) Simon Th. *Alfred Binet*. *L'année psychologique*. 1911;18:1-14.

47°) Zazzo R. *Alfred Binet (1857-1911)*. Paris. UNESCO. *Prospects: The Quaterly Review of Comparative Education*. 1993;23:101-112.

48°) Walusinski O, Bogousslavsky J. *In search of a lost neuropsychiatrist: Paul Sollier (1861-1933)*. *Rev Neurol (Paris)*. 2008;164:F239-247.

49°) Nicolas S, Ferrand L. *Alfred Binet and Higher Education*. *Hist Psychol*. 2002;5:264-283.

50°) Staum MS. *Ribot, Binet, and the emergence from the anthropological shadow*. *J Hist Behav Sci*. 2007;43:1-18.

51°) Nicolas S, Segui J, Ferrand L. *L'année psychologique: history of the founding of a 100-year-old*. *Hist Psychol*. 2000;3:44-61.

52°) Andrieu B. *Alfred Binet : De la suggestion à la cognition 1857-1911*. Paris *Chronique Sociale* Ed. 2008.224p.

53°) Binet A, Maurey M. *L'obsession ou les deux forces (Grand Guignol 17 mai 1905)*. In Pierron A. *Le Grand Guignol. Le théâtre des peurs de la belle époque*. Paris, Laffont R Ed, Bouquins. 1999. 1435p.